CHANSONNIER DES MARINS

Globalement, les textes des poèmes de Paul-Émile Pajot sont le reflet de la vie des marins. C'est en cela qu'il faut distinguer la nature des auteurs du genre : on navigue réellement ou on l'imagine depuis un fauteuil ! La poésie maritime foisonne de textes qui traitent de la mer, de l'immense océan, avec ses frayeurs, ses mystères, ses joies et ses peines… Paul-Émile Pajot, lui, traite de sujets vécus, subis souvent. Il est dans la lignée de ces rares marins et poètes à la fois, et ces qualités associées perdurent depuis que les hommes naviguent pour leur métier. Cette poésie maritime est riche sous l'Ancien Régime, s'estompe aux lendemains de la Révolution, renaît avec Guillaume Joseph Gabriel de La Landelle[1]. Son œuvre *Poèmes et chants marins*, éditée à Paris par E. Dentu, en 1861, est un succès. L'ouvrage est toujours réédité depuis. Cette forme de littérature séduit : elle fait voyager. Et le milieu maritime est flatté. Cet engouement se ressent à travers les archives aujourd'hui disponibles, notamment avec les nombreux cahiers de chansons que nous avons eu l'occasion de consulter.

Mentionnons que les textes maritimes ne sont pas réservés aux seuls chansonniers des marins. Les manuscrits d'officiers et de matelots révèlent que cet art se développe dans le courant du XIX[e] siècle au sein de cette communauté plus encore que chez les terriens[2]. Limitons-nous, ici, à un seul exemple, Yann Nibor, parce que ce marin chansonnier de la mer a une démarche proche, et est un contemporain de Paul-Émile Pajot. Yann Nibor (pseudonyme d'Albert Robin) est né à Saint-Malo en 1857. Ce fils et petit-fils de marin, mousse à treize ans, puis dix ans dans les Cols bleus… produit des centaines de chansons. Il faut un dictionnaire de la marine pour comprendre ses textes pour peu que l'on ne soit pas du métier. Il publie *La Chanson des Cols bleus* dès 1857. En 1893, il bénéficie d'une préface de Pierre Loti, de l'Académie française, pour son ouvrage *Chansons et récits de mer*, édité à Paris, par la Librairie Marpon et Flammarion. Suit ce succès *Chants populaires des escadres et du vaisseau-école des mousses,* en 1899, qui lui confère une réelle reconnaissance par ses pairs. Les récits de ces marins sont ceux de vrais acteurs et témoins des coups de mer. Le lecteur ne s'y trompe pas, moins encore le peuple de la mer, c'est son histoire. D'autres s'essayeront à cette prose, comme l'artiste Théodore Botrel[3] mais la force des mots, des situations n'est pas de la même veine que ceux qui naviguent. D'ailleurs, Léon Durocher, pourtant né à Pontivy, en Bretagne lui aussi, fut plus sévère avec le barde populaire et alla jusqu'à l'appeler le « Breton de Montmartre ».

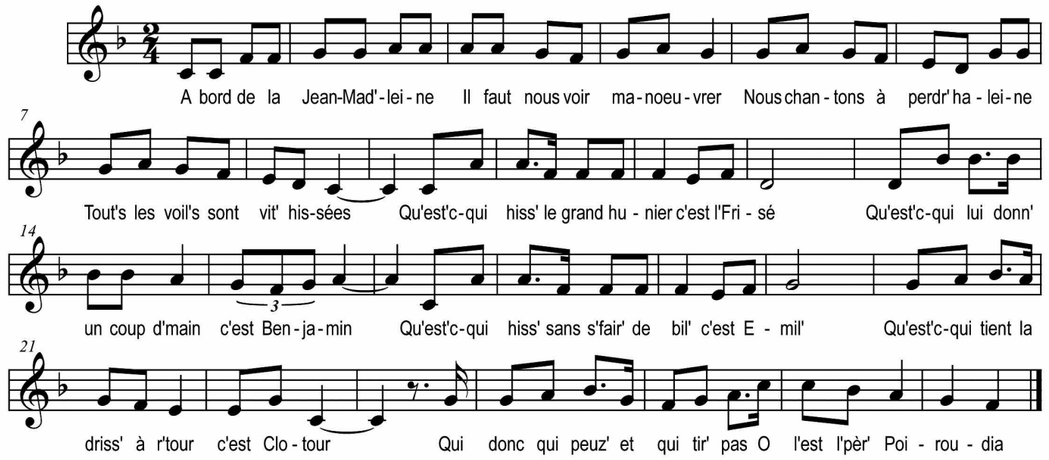
Paul-Émile Pajot connaissait-il toutes ces publications ? Nous ne pouvons l'affirmer mais il n'ignore pas leur existence, car l'*Almanach du marin*[4], entre autres, publie des textes de chansons dont celles d'auteurs cités ci-dessus – lui-même est édité en 1906. Le collectionneur dépouille les chansonniers de ses proches, famille et collègues d'équipage, relève parfois le titre de l'air original, rarement le nom de l'auteur. Son propre cahier de chansons, qui ne comporte que quelques pièces à caractère maritime, en est la preuve. La majorité des textes est bien issue de cette littérature qui se colporte à travers les manuscrits, textes eux-mêmes copiés d'éditions parisiennes[5] ou de feuilles volantes achetées à quelque colporteur s'égosillant aux foires locales. On y relève des œuvres de Théodore Botrel comme *Le Biniou*, *Sur les flots bleus*, par exemple. Les textes du manuscrit sont dépouillés de toute information inhérente à l'origine des sources, à part quelques rares légendes du type « sur l'air de *Rire et pleurer* », « chanté par Flouzac de l'opéra de Pouzauges ».

Les sources nous font croire que le Chaumois était un chanteur, comme le sont ses proches[6], mais il est surtout, à nos yeux, un grand collectionneur de chansons. Son propre chansonnier est constitué de plus de 700 pages, regroupant quelque 216 textes. Neuf autres chansons sont consignées dans son journal. Les archives sonores en notre possession[7] élargissent encore ce répertoire puisque aucune des œuvres[8] chantées par sa fille, Rosalva épouse Tron, et apprises au sein de la cellule familiale, ne figure dans l'un des manuscrits excepté *Le Naufrage de l'Eugénie-Amélie*. Un tel volume de chansons consignées par un même individu est inhabituel. Il y a bien, avec cette dimension de moyens mis en œuvre pour regrouper autant de textes, la démonstration que Paul-Émile Pajot vouait un véritable culte à la chanson.

Le chansonnier

Le contenu du cahier de chansons de Paul-Émile Pajot ne se distingue pas des autres cahiers que nous connaissons. Les textes s'ajoutent au fur et à mesure de leur découverte ; pas de classement donc, pas de table des matières non plus. Quelques prénoms et noms sont portés en bas de page sans autre indication, empêchant toute compréhension, si ce n'est une supposition avec l'une d'elles : « destinée à Mademoiselle Laetitia Guillaume » et encore, cette mention est portée par une autre main, sans doute celle de Joseph Tonnerre, le Groisillon ami de Paul-Émile. Ces noms sont-ils relatifs à l'identité du prêteur du manuscrit dont le collectionneur a recopié le texte ? de celui auprès duquel il a appris la chanson ? celui qui a écrit l'œuvre dans le cahier, car indiscutablement ce chansonnier est le travail de plusieurs rédacteurs ? Nous relevons un phénomène inhabituel toutefois, c'est le fait que ce manuscrit ne porte aucune date. Ce principe est pourtant ordinaire pour les chansonniers en notre possession. Quelques rares références au timbre sont à signaler. Cela sous-entend que de nouveaux textes ont été adaptés sur l'air d'une chanson originale. Ces remarques confirment que le répertoire rassemblé par Paul-Émile Pajot est comparable aux autres manuscrits en notre possession[9].

Si l'écriture est particulièrement soignée dans son journal, celle du cahier est ordinaire, voire médiocre pour quelques pages. Des feuilles provenant d'autres productions y sont insérées sans précaution. Sans doute une analyse graphologique révélerait-elle l'apport de textes écrits par d'autres personnes. Ceci n'est pas sans nous interpeller car



l'une des pièces, *Valse des cols bleus*[10], est créée à Paris dans les années 1925. De plus, une « table des matières » qui ne correspond pas aux titres du recueil et qui, insérée au centre du chansonnier, porte le mention « Monsieur Tonnerre Joseph, Jean Marie, Locmaria, île de Groix, Morbihan, l'année 1899, pour fait ans », présente une calligraphie différente de celle de Paul-Émile Pajot, mais est conforme à celle de quelques textes du cahier étudié.

Les textes que ce chansonnier regroupe se partagent entre des chansons du genre romantique, surtout, militaire, mélodramatique, et patriotique avec les textes relatifs à la guerre de 1870. Toutes ces œuvres très ampoulées représentent bien le style à la mode depuis la Révolution. Quelques poèmes y sont insérés. L'un, *Le Dernier Carré de Waterloo,* porte la mention « Récit dramatique », l'autre, *Récompense,* sous-titré « Récit réaliste et sincère », puis *Noël, la mort du petit miséreux* suivi de « Récit réaliste ».

Comme la plupart des chansonniers manuscrits, de nombreuses illustrations rehaussent les sujets traités. Elles sont de Pajot ou des apports par décalcomanies. Ce principe et les sujets représentés sont comparables aux autres recueils consultés. Relevons toutefois la prédominance de dessins, œuvres du propriétaire de l'ouvrage alors qu'habituellement ce sont les transferts ou les décalcomanies qui s'imposent, surtout lorsque le sujet représente des personnages. Quelques dessins naïfs ne représentent que des objets familiers. Chez les marins, des bateaux, des jetées, des phares…

Les chansons de Paul-Émile Pajot

La production de textes destinés à être chantés de Paul-Émile Pajot est difficilement quantifiable. À part quelques textes qu'il a annotés des circonstances de leur rédaction, les autres chansons du corpus, comme nous l'avons évoqué, sont vierges de toute indication. Aussi faut-il être prudent quant à la reconnaissance de paternité des pièces qui constituent le fonds attribué au chansonnier chaumois.

Les poèmes, dont les textes de chansons de Paul-Émile Pajot, correspondent aux modes littéraires qui ont cours, et ont été popularisées au XIX[e] siècle. Avant la Révolution, ces pièces ne sont connues que de l'élite. Leur complexité les rend quasiment impossibles à mémoriser. D'ailleurs, le poème *Le Naufrage de la Croisine* n'a pu être recueilli d'un quelconque orateur, pas plus que *L'Arme du civil*, signé « un soldat de l'arrière, 1915 ». La chanson *Le Naufrage de l'Eugénie-Amélie* n'a été enregistrée qu'épurée de cinq de ses huit couplets. La construction des strophes reflète bien cette fin de siècle.

Parmi les œuvres de Pajot il n'y pas de pièces, à notre connaissance, qui sont bâties sur la forme littéraire en laisse, c'est-à-dire faites de couplets de deux ou trois vers qui sont bissés par l'auditoire. C'est pourtant cette forme-là que sa fille – comme sa mère d'ailleurs – a en mémoire[11].

Les pièces présentées ci-dessous sont les œuvres maîtresses du marin-chansonnier. Nous leur attribuons cette qualité par le fait qu'elles ont connu l'impact qui caractérise ce type poétique : le succès populaire, tant aux Sables-d'Olonne que dans les autres ports vendéens et même avec quelques actualisations, en Bretagne.

Romance La Jean-Madeleine, titre de l'auteur Paul-Émile consigne dans son *Journal*, des pages 64 à 66 du volume I, les circonstances qui l'ont amené à écrire ce texte : « Le beau temps revenu, on sortit de la Trinité pour aller jeter en drague. L'hiver se passa à peu près mais avant la fin de l'hiver, le patron changea. Ce fut mon cousin Jérémie Pouclet, qui prit la barre. La chaloupe était bien vieille. Aussi un jour, en l'échouant, pour la nettoyer, la chaloupe ouvrit. Sa quille fut tordue et elle ne tarda pas, à la marée montante de s'emplir. Chacun emporta ses effets, et après avoir traîné la chaloupe, le long du quai de La Chaume, où elle fut démolie, l'on débarque tout le lendemain. Étant en drague, le sud-ouest de Belle-Isle, parmi les vapeurs anglais, j'avais composé une chansonnette sur la Jean-Madeleine, au grand plaisir de l'équipage. La voici, telle que je la composai, sur le dôme de la chambre. »

À bord de la Jean Mad'leine
Il faut nous voir manœuvrer
Nous chantons à perdr' haleine
Tout's les voil's sont vit' hissées
Qu'est-c'qui hiss' le grand hunier c'est l'Frisé
Qu'est-c'qui lui donn' un coup d'main c'est Benjamin
Qu'est-c'qui hiss' sans s'fair' de bil' c'est Émil'
Qu'est-c'qui tient la driss' à r'tour c'est Clotour
Qui donc qui peuz' et qui tir' pas
O l'est l'pèr' Poiroudia

Quand on va jeter en drague
Faut voir comm' ça va d'l'avant
Afin d'pêcher la camarde
Le merlu beaucoup d'dravants
Jette en drague tout est paré dit Frisé
Viens don' m'donner un coup de main dit Benjamin
Filons sans s'fair' de bile dit Émil'
Filez donc toujours à r'tour dit Clotour
Moi y va t'nir la patte d'oie dit l'père Poiroudia

Puis quand on arriv' à terre
Il faut voir tous les mat'lots
Débarquer pour prendre un verre
Chez Lomère ou chez Gautreau
Qu'est-c'qui d'mande du rhum sucré c'est Frisé
Qu'est-c'qui lui donn' un coup d'main c'est Benjamin
Qu'est-c'qui boit sans se fair' de bile c'est Émil'
Qui boit fort et puis du bon c'est l'patron
Qui donc qui boé mais qui paye pas
O l'est l'pèr' Poiroudia

À bord de la Jean Mad'leine
À bord de ce pauvr' vieux ponton
On travaillait avec peine
Car il n'était pas très bon
Il fallait toujours pomper dit Frisé
Viens don' m'donner un coup d'main dit Benjamin
Pompons sans s'fair' de bile dit Émil'
Pompons donc chacun à not' tour dit Clotour
(parlé) Pisqu'o lé d'même moè y débarque
Dit le père Poiroudia

Fleur du jour, titre de P.-É. Pajot

Paul-Émile enchaîne, dans son *Journal*, *La Romance La Jean-Madeleine* avec le chapitre X aux informations relatives à la chanson *Fleur du jour,* ce qui permet d'apprécier les conditions[12] d'interprétation des chansons :

« Ce soir-là, il y eut bal, presque toute la nuit, à la Poissonnerie, aussi les marins s'en donnèrent-ils à cœur joie, ils étaient bien contents de danser avec les sablaises et chaumoises, en jupons courts et en petits sabots.

C'était un charmant spectacle.

La Poissonnerie, convertie en une immense salle de bal, était éclairée par une multitude de lanternes vénitiennes, aux couleurs variées.

Partout, ce n'était que feuillages et drapeaux, admirablement posés.

Cela faisait grand honneur à ceux qui avaient décoré ainsi, l'immense hall de la Poissonnerie.

Je me trouvais en compagnie de plusieurs jeunes gens, des camarades d'enfance, pour la plupart, entre autres, mon voisin, Théosophe Merlen [devenu son beau-frère].

Fatigués de danser, nous fûmes prendre des rafraîchissements dans une buvette, près du bal, la salle était comble. Beaucoup de jeunes gens de La Chaume, s'y trouvaient. L'on remarquait aussi un grand nombre de matelots et de sous-officiers. Beaucoup avaient des permissions de nuit, d'autres n'en avaient pas. La punition, en tout cas, serait sans doute légère.

Puis, chacun chanta sa romance. Je chantai la romance de la « Fleur du jour ». Il se trouvait en ce lieu, le chef de musique du Hoche, avec le sous-chef et un quartier-maître musicien.

Ils me firent chanter plusieurs fois la même romance, et je leur copiai pour les contenter. Puis on trinque ensemble et ce ne fut qu'au jour, que l'on se sépara. Je vins à La Chaume, avec mes camarades, et chacun fut se reposer.

Vers la fin de l'été, quand les régiments d'infanterie de Nantes, Ancenis et de La Roche-sur-Yon, eurent fini leurs manœuvres, sur le champ de tir de l'Aubraie, le superbe régiment du 3e dragons, vint à son tour, effectuer ses manœuvres ordinaires.

J'étais très joyeux, car j'avais beaucoup de camarades, dans ce régiment. C'étaient des amis de Bretagne et un de Saint-Gilles, nommé Poireau. Les bretons se nommaient Thual, Legal et Fourrier, qui étaient prévôt d'armes, en même temps que l'ordinaire du lieutenant de dragons, Monsieur Tertrais de Hillerin… ».

Fleur du jour

1er couplet
Comme un oiseau perdu, dans l'horizon immense
Notre petit dundee, sur l'eau, va gracieux,
Allant et retournant sur les côtes de France
Sur ce beau littoral, quelquefois, si joyeux.
Voguant à pleines voiles, sur les eaux limpides
Et revenant au port, avec ses pleins filets.
On voit son équipage, matelots intrépides…
Envoyer leurs deux chants, au rivage sablais !

Refrain
Petit bateau nommé « Fleur du jour », espérance,
De tes bons matelots, augmente leur avoir…
Car, là-bas, leur famille, sur la côte de France,
Te souhaite bonne pêche… et te dit…
au revoir !… (bis)

2e couplet
Mais lorsque l'ouragan souffle par intervalle,
Les matelots alors, se regardent, inquiets…
Se courbant sous l'assaut, de l'infâme rafale,
En maudissant l'orage, qui trouble leurs projets,
Pensant à leurs familles, là-bas, éperdues,
Sur le rivage aimé, qui attendent en vain…
Quand tout à coup, l'étoile, si longtemps attendue,
Dissipe à l'horizon, les nuages soudain…

3e couplet
Pour ceux qui sont perdus, quelle douleur amère,
Leurs familles, en deuil, implorent le Tout-Puissant,
Tout, ne sera pour eux, maintenant qu'éphémère…
Ils penseront toujours à leurs pauvres absents… !
Hélas ! dans la vie, où tout meurt, tout succombe.
Où l'ouragan emporte nos braves marins…
Sans pouvoir leur offrir, à La Chaume, une tombe.
Voilà comment finit un pêcheur vendéen… !

Refrain
Qu'il est coquet, quand la brise l'incline…
S'lançant sur les flots, voguait avec amour.
Conduit tout doucement, par une main divine
Voilà notre dundee nommé : « Fleur du jour ! » (bis)

Vaillants dundees, titre de l'éditeur

Cette pièce, que nous n'avons pu retrouver dans ses manuscrits, a été publiée dans l'*Almanach breton* de 1906, sans musique, puisque l'air utilisé était fort populaire à l'époque : il s'agit de *Frou-frou*.

Quand ils s'en vont nos gais thoniers
Voguer là-bas sur l'Atlantique
Pêcher le poisson azuré
Ah! que c'est beau et magnifique
Avec leurs voil's pleines au vent
De l'est au nord-est qui les poussent
Sur le *Va d'l'avant* chante un mousse
Voyant le sillage écumant
Vaillant dundee cours sur les eaux profondes
Vaillant dundee entre le ciel et l'onde
Vaillant dundee va que la pêche abonde
Et dans huit jours que tu sois de retour

Sur la ligne de Bilbao
Le patron donne un ordre on arrête
Car le poisson saute sur l'eau
En un instant les lignes sont prêtes
Chacun attend anxieusement
Lorsque le patron tourne la tête
Allons les gars on se dépêche
Allons courage mes enfants
Tirez à bord tirez tirez mes frères
Sur la cinquième la plombe et la première
Sur le sabaye le bonhomme à l'arrière
De thon le sang rougit le *Va-d'l'avant*

Le soir la pêche terminée
Le *Va d'l'avant* en a sa charge
Le vent du nord-est est tombé
De suite il faut quitter le large
On met le cap sur l'île de Groix
Le mousse aux joues roses et prospères
Content surveillant sa chaudière
Chante et murmure à demi-voix
Vent de noroît fraîchit fraîchit sans cesse
Vent de noroît va sans trop de rudesse
Vent de noroît va conduis-nous sans cesse
À Port-Tudy voir nos parents chéris.
(version Rosalva Tron)

Ils sont partis nos grands voiliers
Pêcher sur le grand Atlantique
Pêcher le poisson argenté
Ah! que c'est beau c'est magnifique
Avec leurs voil's tout's pleines de vent
Et les vents d'est qui les poussent
À bord d'la *Gueuz' des Flots* chantant
Et dans vingt jours vous s'rez d'retour
Vaillants dundees allez la mer est grande
Vaillants dundees qui dans les eaux profondes
Vaillants dundees qui parcourent la mer
Et dans vingt jours vous serez de retour

Arrivé sur la ligne de Bilbao
Le patron Jojo s'arrête
Car le poisson saute sur l'eau
Dans un instant nos lignes sont raides
L'on veille silencieusement
Quand le patron détourne la tête
Cargue à l'avant hale à l'arrière
Tirons tirons à bord mes enfants
Tirons tirons tirons tirons mes frères
La grande sauteuse la petite la première
Le p'tit bonhomme et le rase-paille derrière
Le sang du thon rougit tout notre pont

Enfin la marée terminée
La *Gueuze des Flots* avec sa charge
Les vents de noroît vinrent à tomber
Fallut enfin quitter le large
On mit le cap sur l'île d'Yeu
Et dans sa chambre le mousse Prosper
Tout en veillant sa chaudière
Chantait à mi-voix
Vent de noroît fraîchit fraîchit sans cesse
Vent de noroît fraîchit sans trop d'hardiesse
Vent de noroît approche-nous sans cesse
De l'île d'Yeu voir celle que j'aime la mieux.
(version Jean-Louis Rousseau de l'île d'Yeu)

Les Matelots vendéens, titre donné par D. Duviard et N. Gruet, ou *La Cotriade*, titre donné par M^me^ Louisiane Pagot comme celui usité dans la famille Pajot.

Quand ils s'en vont en pêche
Nos braves matelots
Vite chacun se dépêche
Le dundee est à flot
On hisse la grand' voile
On borde le grand hunier
On largue les amarres
On borde le trinquet

1^er^ refrain
Puis l'on s'en va pêcher la sole
Les merlus barbues et turbots
Ensembl' ils chantent la gaudriole
Les petits matelots
Ils sont de bien joyeux marins
Les mat'lots vendéens

En dehors des jetées
On hisse le canot
La cuisine allumée
Réchauffera les matelots
Chacun boit sa bouteille
Pour se donner du cœur
De la liqueur vermeille
Les marins n'ont pas peur

Retour au 1^er^ refrain
Rendus là-bas au large
On jette le filet
Allons marins courage
Demain faudra virer
Et si la drague est pleine
Eh bien mes bons amis
Si nous avons de la veine
Nous vendrons bien jeudi
Car nous avons pêché la sole
Les merlus barbues et turbots
Ensemble chantons la gaudriole
Mes petits matelots
Soyez toujours joyeux marins
Mes petits vendéens

Un coup rendu en rade
Le mat'lot qu'est d'marron
À terre boit une rasade
Pour monter la faction
Et vers minuit une heure
Si personne n'a mis
Il regagne sa demeure
Il embrasse ses petits

2^e^ refrain
Mais s'il vient la tempête
Attention mes marins
À Faut pas lui tenir tête
L'orage gronde au lointain
Allons au vent la barre
Que les voiles soient carguées
Préparons les amarres
Mettons-nous bien à quai

Y a pas moyen d'pêcher la sole
Les merlus barbues et turbots
Chantons quand même la gaudriole
Mes petits matelots
Soyez toujours petits marins
De braves vendéens

Ce texte provient de l'ouvrage *Histoire d'un bateau de pêche, la gazelle des Sables-d'Olonne*, de Dominique Duviard et Noël Gruet, paru aux éditions Gallimard en 1981. Il est extrait du « cahier de chansons calligraphié et illustré par Daniel Pajot [frère de Paul-Émile] en 1905 » d'après les auteurs. Selon les sources familiales, Daniel Pajot aurait recopié les textes du manuscrit de son frère. Mais nous ne pouvons valider cette information car ce texte, comme ceux publiés dans cet article, ne figure pas dans le chansonnier. La musique est fournie grâce à la mémoire de la famille. L'association locale Les Veillées chaumoises a inscrit cette pièce à son répertoire et la chante encore couramment.

Complétons le sujet, en précisant que le chansonnier-chanteur Paul-Émile Pajot est musicien. Il anime de son accordéon diatonique les bals du dimanche chez Mireille, en forêt d'Olonne, et chez Siret, à La Chaume. D'après les témoins, il joue dans les auberges et buvettes du port, sur les quais à l'occasion du 1^er^ mai, par exemple. Son répertoire, selon M. Aimé Martin[13], est constitué des airs de danses à la mode à cette période-là. Scottishs, mazurkas, polkas, valses, fox-trots édités par Dupeyrat[14] en Dordogne, sans oublier le quadrille nouvellement implanté aux Sables-d'Olonne, figurent à son répertoire. Mais cette compétence ne semble pas inciter Paul Émile Pajot à la composition puisque l'ensemble des chansons dont nous avons connaissance a été adapté à des timbres dont l'origine est à rechercher dans les milieux du music-hall parisien. Sans doute la présence du casino a-t-elle influencé la culture musicale sablaise en cette fin du XIX^e^ siècle.

L'œuvre poético-musical de Paul-Émile Pajot, bien que très limité, reflète la situation sociale des marins au tournant du XIX^e^ et du XX^e^ siècle, celle d'individus tournés vers la modernité, la culture parisienne, sans gommer leurs racines locales et professionnelles.

Jean-Pierre Bertrand

1. Guillaume Joseph Gabriel de La Landelle, né de parents bretons à Montpellier, où son père se trouvait en garnison, fait ses études au collège de Strasbourg et entre à l'âge de seize ans comme élève dans la marine royale. Pendant onze ans, il est en service actif au Brésil, au Portugal et à la Guadeloupe. Devenu capitaine de frégate, il démissionne de la marine en 1839 pour se consacrer au journalisme et à la littérature.

2. Depuis fort longtemps, la production littéraire de chansons est surtout basée à Paris. Par exemple, *J'ai deux grands bœufs dans mon étable* est née à Paris, e fut un succès en 1846. Son auteur, Pierre Dupont (1821-1870), est né à Lyon mais s'établit à Paris pour vivre de son art dès les années 1840.

3. Théodore Botrel, l'auteur de *La Paimpolaise*, en 1895, est né à Dinan le 14 septembre 1868 et fut élevé par sa grand-mère à Parson, hameau dépendant de Saint-Méen, ses parents étant partis faire fortune à Paris. Lui-même y décède en 1925.

4. L'*Almanach du marin breton* est publié depuis 1899.

5. Le texte de la chanson *Le Violon brisé* relevé dans le cahier de Paul-Émile Pajot comparé à l'œuvre originale est identique. Elle fut créée à la Scala par le chanteur Amiati en 1885. Les paroles sont de René de Saint-Prest et de L. Christian, la musique de Victor Herpin.

6. Selon Louisiane Pagot, se remémorant les souvenirs familiaux : « On chantait devant le buffet. » C'était une manière de compenser le manque de pain à la maison.

7. Enregistrements de M^me^ Rosalva Tron née Pajot, par sa fille Louisiane et de Louisiane Pagot née Tron, par Jean-Pierre Bertrand, en 1989.

8. Les enregistrements sonores en notre possession contiennent 41 chansons interprétées par M^me^ Rosalava Tron, aidée de ses filles à l'occasion. Trois pièces seulement figurent dans l'un des manuscrits de Paul-Émile Pajot. Cela confirme que le principe de la littérature qui caractérise la chanson populaire ancienne favorise sa transmission essentiellement par l'oralité.

9. *EthnoDoc-Arexcpo* possède des copies de chansonniers empruntés aux familles vendéennes. Après numérisation, indexation des textes, ces manuscrits sont restitués à leurs propriétaires.

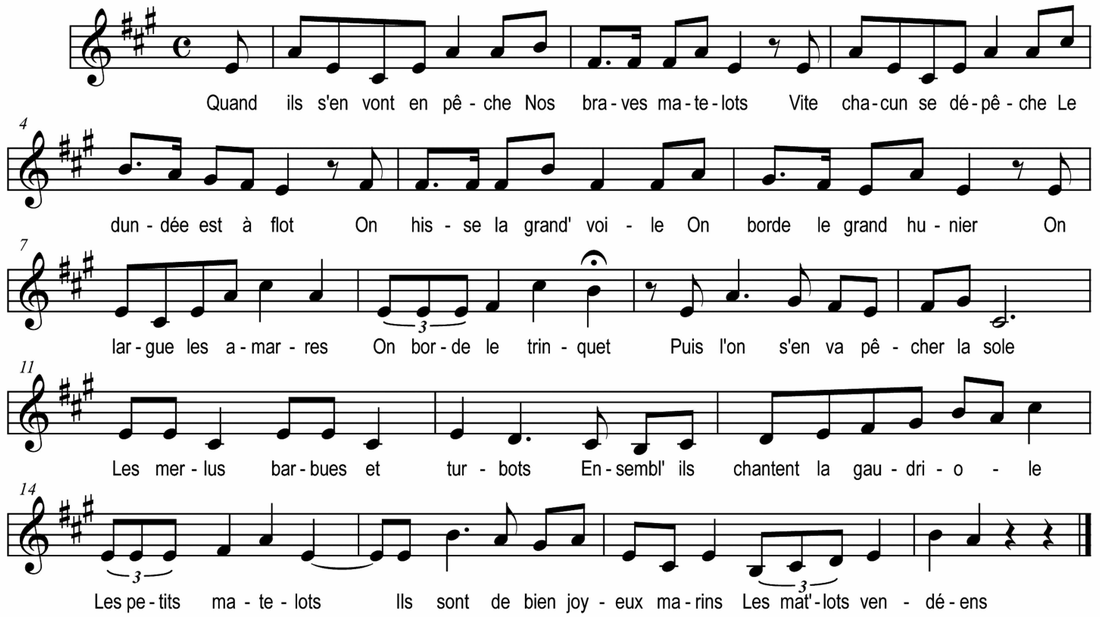
10. *La Valse des Cols bleus*, créee sous l'Empire par Prior, paroles par Romani, musique par F. Marafioti.

11. Voir note 7.

12. L'escadre représentée par dix navires est en rade des Sables-d'Olonne.

13. Aimé Martin fut l'élève de Paul-Émile Pajot et remplaça celui-ci au dancing Chez Mireille, entre autres. Interview de Jean-Pierre Bertrand le 28 septembre 1989, support sonore référencé *EthnoDoc-Arexcpo* n° 01 28 09 89.

14. Élie Dupeyrat a édité entre 1870 et 1931 plus de 3 000 partitions « sans droits d'auteur », Archives conservées à Savignac-d'Allemans, Dordogne.



29